

Le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :	8 fr.	Pour l'Etranger :	10 fr.
Un an.	8 fr.	Un an.	10 fr.

Six mois.	4 fr.	Six mois.	5 fr.
-------------------	-------	-------------------	-------

Rédaction & Administration : 69, bth de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

DISCIPLINE :: LES MOUCHARDS :: LE CHAOS

Quand de la grande mêlée sociale des militants obscurs mais sincères font entendre les réclamations des foules en révolte, qu'ils clament leurs espoirs d'un meilleur avenir, aussifut du clan des chefs du syndicalisme s'élèvent d'agressives protestations contre ces irresponsables qui osent dénoncer la prétendue infaiabilité des apôtres de la sociale et les troubler dans la quiète existence qu'ils se sont créée.

C'est au nom de ce nouveau talisman « discipline » que les dirigeants cégétistes font rentrer dans l'ordre et sous leur férule les centaines de mille de travailleurs en effervescence.

Cette entité va, je crains, remplacer l'ancien dogme religieux de la résignation. Pendant des siècles celle-ci tint courbés sous le joug de la majorité ; qui n'autorise à agir selon son caractère, son tempérament.

La discipline est une religion pour esclaves, qui exige maîtres et serviteurs ; pour une société d'hommes libres l'emploi de ce mot est un non-sens.

C'est pour n'avoir pas osé la braver que des millions de malheureux ont été victimes de la guerre ; que le 1^{er} mai 1919 est resté sans lendemain ; que le 21 juillet a vu avorter la grève générale.

Avant que ce nouveau moule ait pris trop de consistance, travaillons à le briser en inculquant aux travailleurs des principes de liberté, de raisonnement, d'initiative, d'entente.

Loin de diminuer la force combative de l'organisation ouvrière, l'indiscipline donnera plus de vie, plus d'originalité, plus d'énergie à ces groupements qui en sont arrivés à attendre les ordres d'en haut pour agir.

Nous sommes trop les victimes d'une séculaire éducation disciplinée et l'individu est trop sciable pour qu'il y ait à craindre l'impossibilité de l'entente, sous prétexte qu'en développant l'esprit critique des masses, on les déshabituera aux mouvements d'ensemble.

Ce qu'il faut, c'est dresser l'individu contre le milieu qui le lèche, l'étrangle ; réaction nécessaire, si nous ne voulons pas voir, avec le travail collectif, la discipline enlever toute velléité d'indépendance, de personnalité, d'originalité, de volonté chez les individus et les réduire à l'état de troupeaux, ce qui implique nécessairement des bergers.

C'est en faisant des révoltés que nous atteindrons le but, vers lequel tendent tous nos efforts, révoltés qui briseront les vieux cadres sociaux avec leurs chefs, pour faire place à l'entente, aussi variée qu'agissante, suivant les circonstances.

Soyons des indisciplinés conscients en insurrection permanente contre tous les dogmes sociaux, l'arbitraire, l'iniquité, l'autorité d'où qu'elle vienne et nous n'assisterons plus à l'effondrement de nos plus chères espérances.

FRANÇOIS.

COMITÉ INTERSYNDICAL DU 20^e

Réunion intercorporative des syndicalistes minoritaires de la région parisienne. Sont également invités les adhérents au P. G. à la F. A. aux C. O. S. les partisans de la proposition Le Maillour et les Jeunes Syndicalistes.

IMPORTANT CONFÉRENCE : Maison Commune, 18, rue Gambetta (15^e), le jeudi 16 octobre 1919, à 20 heures.

Une lettre comme nous voudrions en recevoir beaucoup

Le Havre, 6 octobre 1919.

Chers camarades du libertaire, salut. Nous voudrions voir notre cher *Libertaire* le plus tôt possible rangé parmi les quotidiens et faire concurrence aux journaux bourgeois et socialistes. Nous nous sommes donc réunis et nous avons pris des résolutions, nous avons fait tout ce qui était possible pour empêcher les journaux bourgeois de nous empêcher de faire paraître nos articles.

Pour le triomphe de la Révolution communiste anarchiste, nous avons fait tout ce qui était possible pour empêcher les journaux bourgeois de nous empêcher de faire paraître nos articles.

Aujourd'hui, au nom de cette même discipline syndicale, on laisse la réaction mondiale écraser la Révolution russe. Toujours au nom de cette discipline on calomnie, on insinue, on vitupère contre ceux qui combattent cette politique lâche et contraire aux intérêts des travailleurs.

Aujourd'hui, au nom de cette même discipline syndicale, on laisse la réaction mondiale écraser la Révolution russe. Toujours au nom de cette discipline on calomnie, on insinue, on vitupère contre ceux qui combattent cette politique lâche et contraire aux intérêts des travailleurs.

Nous l'avons suivi avec le lait maternel. L'école, l'atelier, la caserne et à présent l'organisation ouvrière continuent l'œuvre qui veut faire de nous des êtres habitués à obéir, à nous incliner devant la loi, à briser le ressort de notre volonté.

Il semblerait logique que l'on combatte cette éducation déprimante qui veut faire l'ouvrage devant l'uniformité, les habitudes, les préjugés, les ordres des chefs.

Cinq camarades espagnols du Havre.

Pendant que le canon détruit le pauvre monde, les mouchards à l'abri font leur besogne immonde, Et chacun deux, vendu pour un morceau de pain, Incarne avec brio le déshonneur humain.

Refrain :

Les mouchards du ministère
Sont bons à jeter par terre,
Les mouchards de Clemenceau
Sont bons à jeter dans l'eau!

II

Si vous avez le cœur du révolté qui soutient De voir l'Humanité descendre dans un gouffre, Si vous n'oubliez pas le cri de vos rancœurs, Prenez garde aux mouchards des criminels vainqueurs

III

Si vous avez l'horreur des choses de la guerre, Si vous aimez la paix comme une bonne mère, Si vous voulez la fin du règne des soudards, Vous serez, braves gens, victimes des mouchards.

IV

Pourvoyeurs des prisons, des bagnes, des sentinelles Où leur féroce sourit aux guillotines, Dans leur emprise à bien servir le mal, Gouvernements et mouchards ont un mérite égal.

Les mouchards du ministère
Sont bons à jeter par terre,
Les mouchards de Clemenceau
Sont bons à jeter dans l'eau!

Eugène BIZEAU.

BELLES PERSPECTIVES

La Chambre française vient de ratifier le traité de paix, au tour maintenant des « Pères Consuls » à donner leur consentement et bientôt nous pourrons l'espérer tout au moins, la Paix régnant sur terre, et quelle Paix ! on reviendra peut-être pour ce pays à un régime plus large de liberté. Et l'Asie-Lorraine, traitaient les habitants en ennemis : « Boches ». A tel point qu'un général dut, dans un ordre du jour sévère, rappeler ses troupes au respect des populations.

Et voici, d'après un compte rendu du récent congrès socialiste tenu à Paris, les paroles de Grumbach, délégué d'Alsace-Lorraine : « Je détruis le régime abominable imposé aux populations d'Alsace et de Lorraine par l'état-major français. Aucune vexation, aucune brimade n'est épargnée aux Alsaciens-Lorrains, pour lesquels tant de sentiments hypocrites ont été exprimés par nos patriotes professionnels. »

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait garder les deux provinces disputées, on les traitait de sales Français !

Et voici... Mais si les Alsaciens se demandent ce qu'ils ont gagné de redevenir Français, nous, nous n'ignorons pas ce que cela a coûté à l'humanité, en vies humaines, en mutilés et en ruines !

Il ne faut pas croire que la masse de la population française avait de la sympathie pour les habitants d'Alsace. Couramment ils étaient qualifiés de « Boches ». De même qu'en Allemagne, où cependant on voulait

LE TRAVAIL

Dans le monde moderne, l'activité sociale est composée de deux grandes forces : le Travail, force effective, et le Capital, force fictive.

Ces deux forces semblent unies dans un but commun. En réalité, elles sont divisées par un antagonisme original et irréductible qui ne peut cesser que par la disparition de l'une d'elles.

Théoriquement, le Capital pourrait anéantir le Travail ; pratiquement, comme il n'est lui-même que le reflet et ne peut exister sans le Travail, il doit se borner à l'asservir et à l'exploiter sans le détruire, sous peine de disparaître lui-même.

Le Travail, c'est l'effort individuel ou collectif, accompli dans le but de faciliter et d'améliorer les conditions vitales et sociales de l'individu.

Le résultat du travail ne peut être qu'un produit utilisable et consommable pour les besoins immédiats individuels ou collectifs.

Le pain que nous mangeons, le vin et même l'eau que nous buvons, les maisons que nous habitons, les tissus dont nous nous vêtemps, etc., sont, pour une part, le résultat du travail de l'homme ; pour l'autre part, le résultat des productions naturelles. Depuis le moindre objet jusqu'au plus important, il n'est rien dans la vie qui n'emanne du travail ou de la nature, seules sources connues de toutes productions. La nature fournit la matière première ; l'homme la recueille, la transforme et l'accommode à ses besoins. Voilà le simple phénomène du travail, sans lequel se fait la vie des individus, des sociétés et de l'humanité.

On n'aperçoit, dans tout cela, ni l'utilité, ni la place du Capital.

L'état primitif, l'homme étant libre, travaillait peu. Son premier effort fut, apparemment, de cueillir les fruits que la nature mettait à sa portée.

Plus tard, il devint chasseur, pasteur et agriculteur. Ces différents états nécessitent l'emploi d'outils spéciaux : armes, instruments étrangers, etc. ; il fallut observer, réfléchir, inventer ; et la science, travail cébral, naquit ainsi de la nécessité.

Il s'ensuivit des industries diverses qui, en augmentant le bien-être, augmentèrent d'autant la nécessité de travailler.

Neanmoins, l'abondance des produits naturels et la simplicité relative des besoins rendaient la vie facile.

L'individu n'était pas écrasé de travail, avait des réserves et aussi des loisirs.

Alors, il travaillait sans nécessité, à des œuvres inutiles, pour se distraire. Et c'est ainsi que l'art, travail vain et sans motif, naquit de la parasse et du désenivrement.

Heureuse époque ! Après avoir assuré ses besoins, l'individu satisfait, pouvait avec tranquille songer à son agrément, suivre sa fantaisie et essayer de réaliser ses rêves. Ce qu'un individu ayant en excéder, il le troquait pour ce qui lui manquait. Ainsi s'établirent les échanges en nature. La notion seule du besoin présidait aux échanges.

L'idée de valeur était ignorée. Chacun était à la fois son propre producteur et son propre consommateur, avait peu de superflu. Il ne l'échangeait, pour d'autres produits, que dans la mesure exacte de ses besoins. Il n'y avait donc ni surproduction ni rarefaction excessive ; et le capital n'était pas encore imaginé, ni spéculation, ni accaparement, ni hausse, ni baisse.

Cependant, les échanges devenant importants, il se gissa entre les divers producteurs et les divers consommateurs des intermédiaires qui n'étaient ni l'un ni l'autre, produisant sans et ne consommant pas tout ce qu'ils échangeaient.

Ces intermédiaires, spécialisant leur activité aux seuls échanges, furent les marchands.

A partir de ce moment, il y eut une catégorie d'hommes qui, sans rien produire, vécurent largement sur la production d'autrui.

Le mercantilisme, parasite du travail, était né.

Les marchands, à l'origine, étaient plutôt des pirates et des brigands. Ils préféraient voler qu'échanger ou acheter. Ils n'ont guère changé, d'ailleurs. Les premières bandes de marchands coïncident donc et même se confondent avec les premières bandes de brigands.

Ells s'emparaient, par la ruse ou par la violence des produits du travail. D'autres bandes plus nombreuses, plus fortes, raffinèrent le procédé, trouvèrent plus avantageux de s'emparer des travailleurs, de s'approprier leurs biens et de les contraindre au travail.

C'est avec ces premières armées que le militarisme apparaît dans le monde et instaure l'autorité gouvernementale par l'esclavage.

Dès perpétuels entiers s'adonnèrent au sacrifice. Les Phéniciens établirent des comptoirs dans tous les coins du monde connu. Sidon, Tyr, Carthage, nids de brigands et de marchands, laissèrent dans l'antiquité une réputation détestable de mercantilisme qui ne fut dépassée, dans les temps modernes, que par l'Angleterre, organisatrice de la puissance mondiale dont nous venons de voir la plus belle épopée.

Présentement, la barbarie des premiers temps ne s'est pas atténuée. Elle s'est plutôt amplifiée sous des formes nouvelles. Le brigandage gouvernemental sévit dans toute la puissance sur la surface du globe et le régime des marchands est plus florissant que jamais.

Les incalculables richesses existant dans le monde entier, et principalement dans les sociétés civilisées, sont le résultat du travail et l'œuvre des générations passées. Des millions d'esclaves, de serfs, de salariés, d'ouvriers, ont créé ces richesses de leur intelligence, de leur effort et de leur vie. Accumulées depuis de longs siècles, par le travail de tous, elles représentent le grand ouvrage du Travail et constituent le patrimoine humain et commun qui devrait appartenir à tous.

Mais, la trinité gouvernementale des faiseurs, des brigands et des marchands s'est emparée de ces richesses et les détient depuis toujours, en vertu des mêmes titres et des mêmes moyens qui lui serviront à les conquérir ; c'est-à-dire la seule ruse et la seule violence.

Toute la richesse sociale passée, présente et future est devenue sa propriété privée, par la consécration de la loi, vassale de la force.

Et voilà comment se crée le Capital, travail, volé, réservé, capitalisé au profit des brigands et marchands d'aujourd'hui, dignes héritiers et successeurs de ceux d'hier.

Comme on le voit, la genèse des institutions est toujours simple et sincère. Plus tard, en se développant, elles se déguisent et se transforment, comme on voudra.

Voilà donc la situation respective du Travail et du Capital fixée brièvement en quelques lignes.

Je n'ai pas la prétention de retracer, dans un article, même à grands traits, les vicissitudes du Travail et des travailleurs, qui passèrent successivement de la liberté primitive à l'esclavage antique, puis au servage médiéval et, enfin, au salariat ou nous les retrouvons actuellement.

Tout ce que j'en puis dire, c'est que, depuis les temps historiques, le Travail et les travailleurs n'ont jamais été libres. Que ce soit sous les Pharaons, les César, les papes, les rois, les seigneurs ou les capitalistes, le Travail fut toujours asservi et les travailleurs toujours esclaves. C'est à ce titre qu'ils bâtrirent les pyramides, des temples, des arènes, des cathédrales et des forteresses, et qu'ils bâtrissent encore aujourd'hui, des palais pour leurs maîtres ; pour eux-mêmes des casernes, des prisons et des bouches.

Le Travail n'est pas affranchi ; les travailleurs ne sont pas libres. Ils ne font pas ce qu'ils veulent ; ils font ce qu'on leur commande. Ils produisent automatiquement comme des machines, sous l'impulsion du Capital, non ce qui est utile et nécessaire, mais ce qui est demandé, ce qui se vend.

Les travailleurs pour le bien comme pour le mal ; pour la vie comme pour la mort.

Les travailleurs de tous les pays ont fabriqué pendant cinq ans des canons, des mitrailleuses, des fusils, des explosifs et des instruments de morte de tous genres, destinés à massacrer d'autres travailleurs comme eux. Et cela marche bien, non seulement l'asservissement complet du Travail au Capital, mais aussi et surtout le profond avilissement où l'esclavage capitaliste a plongé le travailleur.

Les travailleurs ont des chefs qui, naturellement, les trahissent et les vendent. Ils en ont toujours eu, pour les mêmes résultats. Les Juifs, les Géorgiens et autres travailleurs sont de tous les temps et de tous les pays. Leur seul rôle fut toujours de capter la confiance des travailleurs, pour les tromper, les égarer, et finalement les assujettir à une nouvelle forme de servitude.

C'est ainsi que le christianisme a libéré les esclaves par le servage ; que la révolution a émancipé les serfs par le salariat, et les travailleurs sont toujours des esclaves.

Le salariat n'est pas un progrès pour les travailleurs ; il est un avantage pour les maîtres. Il est la forme la plus logique et la plus commode de l'esclavage capitaliste.

Avec lui, le travailleur à toutes les illusions, tous les risques, toutes les responsabilités de la liberté, sans aucun de ses avantages.

Le capitaliste, au contraire, est délivré du souci de nourrir ses esclaves, de les extirper, de les soigner. Il les exploite tant qu'il peut, et, quand il n'en peut plus rien tirer, il s'en débarrasse en les envoyant crever où il peuvent. Il ne les empêche qu'autant qu'il peut prélever sur leur travail un bénéfice de cinquante, cent, ou cent cent pour cent.

Entre les maîtres et les esclaves de jadis, il y avait des points de contact moraux, physiques et matériels qui atténuait la rigueur des rapports. Le maître avait tous les droits, l'esclave tous les devoirs ; mais souvent, tel maître était dominé par son esclave et les travailleurs sont toujours des esclaves.

Le capitaliste n'est pas un progrès pour les travailleurs ; il est un avantage pour les maîtres. Il est la forme la plus logique et la plus commode de l'esclavage capitaliste.

Avec lui, le travailleur à toutes les illusions, tous les risques, toutes les responsabilités de la liberté, sans aucun de ses avantages.

Le capitaliste, au contraire, est délivré du souci de nourrir ses esclaves, de les extirper, de les soigner. Il les exploite tant qu'il peut, et, quand il n'en peut plus rien tirer, il s'en débarrasse en les envoyant crever où il peuvent. Il ne les empêche qu'autant qu'il peut prélever sur leur travail un bénéfice de cinquante, cent, ou cent cent pour cent.

C'est ainsi que le christianisme a libéré les esclaves par le servage ; que la révolution a émancipé les serfs par le salariat, et les travailleurs sont toujours des esclaves.

Le capitaliste n'est pas un progrès pour les travailleurs ; il est un avantage pour les maîtres. Il est la forme la plus logique et la plus commode de l'esclavage capitaliste.

Avec lui, le travailleur à toutes les illusions, tous les risques, toutes les responsabilités de la liberté, sans aucun de ses avantages.

Le capitaliste, au contraire, est délivré du souci de nourrir ses esclaves, de les extirper, de les soigner. Il les exploite tant qu'il peut, et, quand il n'en peut plus rien tirer, il s'en débarrasse en les envoyant crever où il peuvent. Il ne les empêche qu'autant qu'il peut prélever sur leur travail un bénéfice de cinquante, cent, ou cent cent pour cent.

C'est ainsi que le christianisme a libéré les esclaves par le servage ; que la révolution a émancipé les serfs par le salariat, et les travailleurs sont toujours des esclaves.

Le capitaliste n'est pas un progrès pour les travailleurs ; il est un avantage pour les maîtres. Il est la forme la plus logique et la plus commode de l'esclavage capitaliste.

Avec lui, le travailleur à toutes les illusions, tous les risques, toutes les responsabilités de la liberté, sans aucun de ses avantages.

Le capitaliste, au contraire, est délivré du souci de nourrir ses esclaves, de les extirper, de les soigner. Il les exploite tant qu'il peut, et, quand il n'en peut plus rien tirer, il s'en débarrasse en les envoyant crever où il peuvent. Il ne les empêche qu'autant qu'il peut prélever sur leur travail un bénéfice de cinquante, cent, ou cent cent pour cent.

C'est ainsi que le christianisme a libéré les esclaves par le servage ; que la révolution a émancipé les serfs par le salariat, et les travailleurs sont toujours des esclaves.

Le capitaliste n'est pas un progrès pour les travailleurs ; il est un avantage pour les maîtres. Il est la forme la plus logique et la plus commode de l'esclavage capitaliste.

Avec lui, le travailleur à toutes les illusions, tous les risques, toutes les responsabilités de la liberté, sans aucun de ses avantages.

Le capitaliste, au contraire, est délivré du souci de nourrir ses esclaves, de les extirper, de les soigner. Il les exploite tant qu'il peut, et, quand il n'en peut plus rien tirer, il s'en débarrasse en les envoyant crever où il peuvent. Il ne les empêche qu'autant qu'il peut prélever sur leur travail un bénéfice de cinquante, cent, ou cent cent pour cent.

C'est ainsi que le christianisme a libéré les esclaves par le servage ; que la révolution a émancipé les serfs par le salariat, et les travailleurs sont toujours des esclaves.

Le capitaliste n'est pas un progrès pour les travailleurs ; il est un avantage pour les maîtres. Il est la forme la plus logique et la plus commode de l'esclavage capitaliste.

Avec lui, le travailleur à toutes les illusions, tous les risques, toutes les responsabilités de la liberté, sans aucun de ses avantages.

Le capitaliste, au contraire, est délivré du souci de nourrir ses esclaves, de les extirper, de les soigner. Il les exploite tant qu'il peut, et, quand il n'en peut plus rien tirer, il s'en débarrasse en les envoyant crever où il peuvent. Il ne les empêche qu'autant qu'il peut prélever sur leur travail un bénéfice de cinquante, cent, ou cent cent pour cent.

C'est ainsi que le christianisme a libéré les esclaves par le servage ; que la révolution a émancipé les serfs par le salariat, et les travailleurs sont toujours des esclaves.

Le capitaliste n'est pas un progrès pour les travailleurs ; il est un avantage pour les maîtres. Il est la forme la plus logique et la plus commode de l'esclavage capitaliste.

Avec lui, le travailleur à toutes les illusions, tous les risques, toutes les responsabilités de la liberté, sans aucun de ses avantages.

Le capitaliste, au contraire, est délivré du souci de nourrir ses esclaves, de les extirper, de les soigner. Il les exploite tant qu'il peut, et, quand il n'en peut plus rien tirer, il s'en débarrasse en les envoyant crever où il peuvent. Il ne les empêche qu'autant qu'il peut prélever sur leur travail un bénéfice de cinquante, cent, ou cent cent pour cent.

C'est ainsi que le christianisme a libéré les esclaves par le servage ; que la révolution a émancipé les serfs par le salariat, et les travailleurs sont toujours des esclaves.

Le capitaliste n'est pas un progrès pour les travailleurs ; il est un avantage pour les maîtres. Il est la forme la plus logique et la plus commode de l'esclavage capitaliste.

Avec lui, le travailleur à toutes les illusions, tous les risques, toutes les responsabilités de la liberté, sans aucun de ses avantages.

Le capitaliste, au contraire, est délivré du souci de nourrir ses esclaves, de les extirper, de les soigner. Il les exploite tant qu'il peut, et, quand il n'en peut plus rien tirer, il s'en débarrasse en les envoyant crever où il peuvent. Il ne les empêche qu'autant qu'il peut prélever sur leur travail un bénéfice de cinquante, cent, ou cent cent pour cent.

C'est ainsi que le christianisme a libéré les esclaves par le servage ; que la révolution a émancipé les serfs par le salariat, et les travailleurs sont toujours des esclaves.

Le capitaliste n'est pas un progrès pour les travailleurs ; il est un avantage pour les maîtres. Il est la forme la plus logique et la plus commode de l'esclavage capitaliste.

Avec lui, le travailleur à toutes les illusions, tous les risques, toutes les responsabilités de la liberté, sans aucun de ses avantages.

Le capitaliste, au contraire, est délivré du souci de nourrir ses esclaves, de les extirper, de les soigner. Il les exploite tant qu'il peut, et, quand il n'en peut plus rien tirer, il s'en débarrasse en les envoyant crever où il peuvent. Il ne les empêche qu'autant qu'il peut prélever sur leur travail un bénéfice de cinquante, cent, ou cent cent pour cent.

C'est ainsi que le christianisme a libéré les esclaves par le servage ; que la révolution a émancipé les serfs par le salariat, et les travailleurs sont toujours des esclaves.

Le capitaliste n'est pas un progrès pour les travailleurs ; il est un avantage pour les maîtres. Il est la forme la plus logique et la plus commode de l'esclavage capitaliste.

Avec lui, le travailleur à toutes les illusions, tous les risques, toutes les responsabilités de la liberté, sans aucun de ses avantages.

Le capitaliste, au contraire, est délivré du souci de nourrir ses esclaves, de les extirper, de les soigner. Il les exploite tant qu'il peut, et, quand il n'en peut plus rien tirer, il s'en débarrasse en les envoyant crever où il peuvent. Il ne les empêche qu'autant qu'il peut prélever sur leur travail un bénéfice de cinquante, cent, ou cent cent pour cent.

C'est ainsi que le christianisme a libéré les esclaves par le servage ; que la révolution a émancipé les serfs par le salariat, et les travailleurs sont toujours des esclaves.

Le capitaliste n'est pas un progrès pour les travailleurs ; il est un avantage pour les maîtres. Il est la forme la plus logique et la plus commode de l'esclavage capitaliste.

Avec lui, le travailleur à toutes les illusions, tous les risques, toutes les responsabilités de la liberté, sans aucun de ses avantages.

Le capitaliste, au contraire, est délivré du souci de nourrir ses esclaves, de les extirper, de les soigner. Il les exploite tant qu'il peut, et, quand il n'en peut plus rien tirer, il s'en débarrasse en les envoyant crever où il peuvent. Il ne les empêche qu'autant qu'il peut prélever sur leur travail un bénéfice de cinquante, cent, ou cent cent pour cent.

C'est ainsi que le christianisme a libéré les esclaves par le servage ; que la révolution a émancipé les serfs par le salariat, et les travailleurs sont toujours des esclaves.

Le capitaliste n'est pas un progrès pour les travailleurs ; il est un avantage pour les maîtres. Il est la forme la plus logique et la plus commode de l'esclavage capitaliste.

Avec lui, le travailleur à toutes les illusions, tous les risques, toutes les responsabilités de la liberté, sans aucun de ses avantages.

Le capitaliste, au contraire, est délivré du souci de nourrir ses esclaves, de les extirper, de les soigner. Il les exploite tant qu'il peut, et, quand il n'en peut plus rien tirer, il s'en débarrasse en les envoyant crever où il peuvent. Il

